Joan W. SCOTT, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*

Paris, Fayard, coll. À venir, 2009, 177 p.

Marta I. Waldegaray

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/303>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.303

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 282-284

ISBN : 978-2-8143-0056-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marta I. Waldegaray, « Joan W. SCOTT, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques* », *Questions de communication* [En ligne], 18 | 2010, mis en ligne le 09 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/303> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.303>

Joan W. Scott, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques.*

Paris, Fayard, coll. À venir, 2009, 177 p.

Cet ouvrage inaugure la nouvelle collection « À venir » dirigée chez Fayard par Geoffroy de Lagasnerie, entreprise critique et nécessaire qui se propose de relier la théorie à la pratique. C'est au parcours et aux idées de l'historienne américaine Joan Wallach Scott que la collection concède la place inaugurale. Professeur à l'*Institute for Advanced Studies* de Princeton, près de New York, Joan W. Scott prend

une part essentielle à la fin des années 70 à remettre en cause les catégories-piliers de l'histoire sociale telle que celle-ci était formulée dans les années 70 et 80. S'appuyant sur le paradigme poststructuraliste français et adoptant comme maîtres à penser les philosophes Michel Foucault et Jacques Derrida, cette Américaine, historienne de la France, révisé pour le démasquer; dans les trois essais qui composent l'ouvrage, l'emploi traditionnel, courant et irréflecti que les sciences sociales font de la catégorie d'« expérience ». Ces travaux offrent l'essentiel des propositions critiques et théoriques de Joan W. Scott.

Dans son premier essai, « L'histoire comme critique » (pp. 13-63), l'auteur jette les bases de sa théorie de l'Histoire en soulignant l'intérêt d'associer l'écriture de l'Histoire à la réflexion critique provenant de la généalogie et du deconstructivisme. L'historienne revisite les prémisses de sa propre approche, les situe dans le cadre historique de sa pensée et dialogue avec sa formation philosophique, une lignée qui va de Karl Marx à Jacques Derrida en passant par Friedrich Nietzsche, Eric Hobsbawm, Michel Foucault et l'École de Francfort. Cette révision lui permet d'analyser le contre-courant qui, apparu à partir des années 90 dans différentes disciplines des sciences sociales, et parmi les intellectuels américains, épouse l'empirisme en décrétant la mort du poststructuralisme. Ce nouveau souffle d'objectivité, de certitude et de neutralité ranime l'analyse quantitative, la force de l'expérience, la valeur de la vérité, l'importance de la continuité, l'autonomie du sujet comme agent de l'Histoire, la banalisation de la médiation structurante du langage, enfin l'adhésion à des valeurs universelles. En rejetant tout relativisme, cette « révolution conservatrice » (p. 18) place l'Histoire hors des champs philosophique et politique, paralysant l'essentiel de tout travail critique consistant, selon Joan W. Scott, à « montrer sous un autre jour les points aveugles des systèmes théoriques, de manière à créer les conditions de leur transformation. » (p. 28).

Le deuxième essai, « L'évidence de l'expérience » (pp. 65-126), remonte à 1989. Joan W. Scott y étudie la catégorie d'« expérience » dont l'histoire sociale faisait usage dans les années 70 et 80. Ignorée parce qu'évidente, « trop souvent considérée comme transparente, une réalité vécue qui avait un effet direct et non problématique sur ceux qui la vivaient » (p. 7), l'expérience était, selon l'auteur, le point aveugle de la pensée historique. Ses arguments, principalement bâtis sur la pensée de Michel Foucault, Michel de Certeau et Lionel Gossman, défend l'analyse théorique des modalités de production du savoir et soutient la

nécessité de revenir aussi bien sur le processus de construction du sujet que sur les relations entre discours, connaissance et réalité. La démarche généalogique qui vise à rechercher les structures formelles qui nous constituent comme sujets de ce que nous pensons, disons, faisons, provient de Michel Foucault; son analyse des conditions de crédibilité et de la représentation de l'autorité dans le discours, une représentation qui « déguise la praxis qui l'organise » (p. 73) est issue de Michel de Certeau et l'attention portée à la dimension narrative de l'Histoire, plus précisément à la détermination narrative de l'expérience (preuve), procède de Lionel Gossman. En récusant les approches essentialistes et, de ce fait, déterministes de l'identité, Joan W. Scott s'intéresse aussi à la théorie féministe qui, en fusionnant le personnel et le politique, universalise l'identité des femmes (Judith Newton, Christine Stansell). Considérer l'« expérience féminine » comme fondement légitime et incontestable de toute explication sociopolitique, c'est selon, son opinion, masquer le caractère discursif de ces expériences et prendre le processus de la signification comme une évidence, une transparence qui « reproduit bien plus qu'elle ne conteste les systèmes idéologiques installés » (p. 76).

L'identité politique se trouve au centre du troisième essai « Écho-fantasme : l'Histoire et la construction de l'identité » (pp. 127-176). L'auteure s'intéresse ici à la construction narrative et idéologique du passé, elle interroge les traditions politiques, notamment celle du féminisme, non pas dans le but d'établir une histoire des idées féministes, ni une succession chronologique des générations des féministes, mais pour réfléchir – encore une fois – à la manière dont cette tradition a été instaurée et parvenir ainsi à historiser la catégorie d'« expérience féminine » toujours ancrée dans le biologique. Pour ce faire, Joan W. Scott propose la notion d'« écho-fantasme » comme outil permettant d'analyser les modalités de cette identification collective. L'écho et le fantasme rendent compte de ressemblances illusoirs, fictives. En tant que renvoi différé et partiel d'un son, l'écho est une sorte d'identification rétrospective qui relève du domaine de la reproduction infidèle, tout comme le fantasme qui, quant à lui, est une répétition imaginaire. L'identification collective, soutient Joan W. Scott, opère comme un écho-fantasme à travers le décellement de rapports de similitude entre les acteurs du présent et ceux du passé. Entre la philosophie, la politique et la psychanalyse (Sigmund Freud, Jean Laplanche, Jean-Bertrand Pontalis, Slavoj Žižek, Jacqueline Rose), ce troisième essai analyse le fantasme comme un mécanisme formel d'articulation

de scénarios historiques. Sous cet angle, le fantasme (comme le désir) procède comme une scène où se joue un processus de métaphorisation en continu qui fonctionne sous la forme d'un récit, par séquences, cimentant l'identité des femmes à travers le temps. Scène, métaphore, récit idéologique, le fantasme reproduit en même temps qu'il masque les divisions sociales et les identités collectives.

Représentante du « tournant culturel » (emprunt méthodologique du tournant linguistique pour les sciences du langage) dans les sciences sociales et les humanités, Joan W. Scott reconnaît que la démarcation de genre (qui diffère de celle du sexe) comme construction socioculturelle constitue une catégorie très productive pour mettre en évidence les structures sociales de domination et les relations d'inégalité entre hommes et femmes (cette division étant le résultat d'une double opération d'abstraction et d'effacement d'autres structures de domination). À l'encontre de l'expérience considérée comme origine du savoir, soubassement sur lequel l'individu (qui n'est pas le sujet) érige ses explications; contre toute évidence qui place la différence dans le domaine des faits, empêchant de la sorte de considérer aussi bien la manière dont cette différence est élaborée que son mode opératoire; à l'opposé enfin de toute association directe entre corps et expérience (le corps de la femme étant le domaine privilégié du vécu, un corps muet sans médiation discursive qui fait partie du domaine pré-symbolique, pré-discursif, ou bien pire encore : extra-discursif), Joan W. Scott affirme la nécessité de l'articulation entre production théorique et mouvements sociaux afin d'analyser et de démontrer comment les subjectivités et les identités (masculinité, féminité, hétéro-, homosexualité) s'articulent et se désarticulent. Faire de la théorie féministe un instrument critique de reconceptualisation du savoir; déconstruire la distinction entre ceux qui pensent et ceux qui agissent, bouleverser la hiérarchie établie entre les universels au masculin et les spécificités au féminin, choisir l'instabilité des effets de discours comme condition de possibilité de toute identité, sans pour autant céder à la tentation de déconstruire le féminin au point de le transformer en métaphore (utile à certaine critique littéraire) d'une indétermination qui efface la matérialité historique, théorique et politique des luttes du féminisme est tout le défi du regard critique et salutaire de cette historienne des différences.

Marta I. Waldegaray

Écritures, université Paul Verlaine-Metz
waldegaray@univ-metz.fr